

Témoignage de Madame Maryse MATHON née ISABELLA pour la commémoration en 2004 du 60^{ème} anniversaire de la Libération de la Ville de Saint-Julien le 16 Août 1944.

Me voici vieille dame de 70 ans bientôt, et je me dis qu'il est grand temps que j'exprime un regret que j'ai gardé au fond de moi pendant... eh ! oui, 60 ans comme l'anniversaire que nous allons célébrer cette année 2004.

Ce regret, c'est celui de penser à tous les sans-grade, les modestes- qui ont considéré que leurs actions n'avaient rien d'extraordinaire – qui sont rentrés dans le rang sans bruit dès la Libération obtenue – ceux-là qui, Soldats de l'Armée de l'ombre y sont restés et sont tombés dans l'oubli total, sans jamais de mettre en avant.

Cela a été le cas de mon Père, Gustave Isabella (alias Jacques) qui, après avoir combattu pour la France en Indochine (Tonkin), au Maroc, et fait 14/18 avec tout ce que cela évoque, s'est lancé dans une résistance acharnée dès l'appel du 18 juin. Intégré au groupe du Lieutenant Ruche dès le début, puis au groupe Panpan (Lucien Mégevand) au moment des combats de la Libération.

Cela a été le cas de ma soeur, Edwige Isabella (alias Andrée) qui a pris la place de Léon Mégevand de Crache lorsque celui-ci à malheureusement été arrêté et déporté. Combien de kilomètres a-t-elle fait sur son vélo et combien de fois a-t-elle franchi la frontière Franco-Suisse, chaque fois porteuse de messages compromettants pour l'Intelligence Service à Genève.

Cela a été le cas de ma Mère, Mariette Isabella, qui a secondé mon Père pour l'accueil des gens traqués, avec tout ce que cela impliquait de problèmes pour la nourriture à l'époque, sans parler du danger que cela faisait planer en permanence sur la famille. Je me souviens de l'édredon rouge que Maman mettait à la fenêtre d'une chambre de notre maison pour ceux qui devaient venir quelque temps « se mettre au vert » et qui ne nous connaissaient pas encore puissent se repérer dans le village. Notre cave, comme l'a souligné le commandant Ruche (qui était Lieutenant sous l'occupation) était un véritable arsenal.

Mon Père, démobilisé en février ou mars 1945 si je me souviens bien, est ensuite resté ce qu'il avait été jusqu'alors, un soldat de l'ombre jusqu'à sa mort en 1946.

Il faut souligner qu'on a tendance à croire qu'il n'y avait pratiquement que des jeunes quand on évoque les Maquis, mais il y a eu aussi des gens d'âge mûr qui ont aussi tout sacrifié pour une cause qu'ils jugeaient sacrée (Mon Père avait 50 ans en 1940). Il a travaillé avec des gens qui n'étaient plus tout jeunes et avec des tout jeunes. Tous ceux-là qui, aussi, à la Libération, sont rentrés sans bruit dans le rang.

Comment pourrais-je ne pas évoquer le souvenir de la Famille Borgognon, de St-Julien, en particulier celui d'Edouard dont l'héroïsme – ce mot n'est pas trop fort – n'a pas été suffisamment évoqué ? Rentrer seul dans l'Hôtel Bellevue, à Perly pour en déloger l'ennemi ... oui, il fallait le faire ! Il y avait moins d'une chance sur deux pour que ça marche ! Et ça a marché, mais qui le sait encore ?

Chez Borgognon, la femme de Paul était « Pierrette » - agent de liaison -. Toute cette famille était entièrement vouée à la cause défendue et ce dès la première heure. Il faut souligner cela, car en 1941/42 et début 1943 combien étaient ils à croire en la victoire.

En 1943, les effectifs se sont considérablement étoffés, mais le vent avait commencé à tourner, ceci expliquant cela... Avant 1943, les résistants étaient des « terroristes », en 1943 ils sont devenus des « maquisards » - titre déjà plus honorifiques - et enfin, à la Libération, des « Résistants ».

Comment ne pas évoquer la grande modestie du Docteur Jean David, qui après avoir apporté toute son aide morale et professionnelle à la Résistance dès les toutes premières structures, n'a plus jamais fait parler de lui pour ces faits pourtant si méritoires.

Et le gendarme Capdorny à qui nous devons dans ma famille, de n'avoir pas finis en camp de concentration après que nous ayons été dénoncés (par un camarade d'école de mon Père, eh ! oui). Le gendarme Capdorny s'étant trouvé fortuitement dans le Bureau de la Gendarmerie au moment de la dénonciation, a sauté les grilles de la Brigade après le couvre-feu pour dire au Dr. David – qui pouvait circuler de nuit du fait de sa profession – de nous prévenir qu'une perquisition serait faite dès le lendemain matin.

Toute la nuit, les armes qui risquaient d'être découvertes (une autre grande partie l'était heureusement) ont été charriées par une poignée d'hommes avec les risques inhérents et mises à l'abri dans une maison voisine, chez Roger Bellamy, anonyme parmi les anonymes.

Quand on parle de Roger Bellamy, il faut parler aussi de Cyrille Rambosson. C'étaient deux vieux garçons qui aimaient un peu faire la bringue, mais chaque fois qu'il était fait appel à eux pour une action ils mettaient un point d'honneur à être sobres comme des chameaux !

Le bras droit de mon Père, dans le village, c'était François Menu, aussi efficace que discret, toujours prêt dès qu'il était fait appel à lui. Une anecdote amusante à son sujet (car il y avait parfois des situations amusantes malgré l'angoisse du moment) : une prise de beurre de près de 6 T. au bénéfice des Camps de jeunes qui étaient à ravitailler coûte que coûte est mise sur pied, l'été 1943. Ce beurre est entreposé dans la propriété Parodi, réquisitionnée à cet effet, à l'Eluiset et il est destiné à l'Allemagne.

Un groupe de « sédentaires » est chargé de l'opération qui réussit grâce à la complicité d'un gardien de la propriété dont je n'ai que le souvenir qu'il s'appelait Henry (nom ou prénom ?).

François Menu, le travail terminé, rentre chez lui et se couche.

Le lendemain matin sa mère lui annonce :

- Tu te rends compte, le maquis a enlevé le beurre chez Parodi, cette nuit !
- Qu'est que tu racontes là ?
- Tu ne veux pas me croire, eh bien, tu n'as qu'à aller voir, il y a des gendarmes partout !
- Eh ben, dis donc, ils sont gonflés ceux qui ont fait ça, hein ?

Et la Mère de François n'a rien su de la participation de son Fils à cette opération jusqu'à la Libération. On savait vraiment se taire.

Mais dans cette histoire, le plus drôle c'est que les gendarmes – dont le chef n'était pas du côté des Maquisards loin s'en faut – devaient trouver un professionnel pour relever les empreintes du camion ayant servi à l'enlèvement.

Là encore, le gendarme Capdordy sera d'une aide précieuse.

- *Le Chef : « Il faut trouver un plâtrier pour les empreintes. Est-ce qu'il y en a un là-bas ? ».*
- *Capdordy, l'air très songeur : « un plâtrier...un plâtrier... non, je ne vois pas ...Ah ! mais, attendez, il doit y avoir un maçon dans le village ...oui oui, ça y est, ils est sur la gauche en montant dans l'Eluisset ».*

Et voilà comment mon Père, qui avait fait cet enlèvement avec ses hommes, a été requis pour relever les empreintes du camion, et il disait : « S'ils arrivent à retrouver le camion avec le travail que je leur ai fait, eh bien ce sont des forts ! ».

J'ai encore un petit flacon de ce beurre que ma mère a voulu conserver en souvenir ! Malheureusement, à l'issue de cet épisode, le jeune René Démolis, du Châble, a été tué par l'ennemi alors qu'il participait à l'opération de répartition entre les camps. Seule une plaque souvenir le rappelle, au Châble, posée après la Libération, mais depuis qui parle encore de son sacrifice ?

Et les douaniers Nèsi, Grand'Clément, Andréani ? Leur aide a été si précieuse tant du point de vue de leur position professionnelle que de leur participation aux combats de la Libération. Engagés dès le début, ils ont tenu jusqu'au bout. Antoine Evreux, lui, était boulanger à Viry. Engagé très tôt dans la Résistance, il a participé activement aux tâches du moment.

Là aussi, on peut raconter l'anecdote suivante :

Le gendarme Capdordy est de repos. Il passe voir Evreux qui lui dit :

« Tiens je vais livrer le pain à la Villa Mary (occupée par les Allemands)

Tu viens avec moi ? Pourquoi pas tiens ».

Ils montent au Château, déchargent le pain que les Allemands récupèrent et Antoine dit alors à Capdordy médusé : « Je vais à Contamine-Sarzier, planquer des armes.

Tu viens ?

Hein, quoi ? Elles sont où ?

Ben, là, sous les sacs vides !

T'es fou, non, là, dans la cour du Château ?! Sous leurs nez !

Ben justement, crois-tu qu'ils me croient assez fou pour passer ici avec des armes dans ma camionnette ? Bon, on y va, oui ? »

François Besson, lui, était transporteur à Viry. Son camion était toujours à disposition pour les transports d'armes ou de ravitaillement avec tous les risques inhérents à ce genre d'opération.

De même pour les Ets Fournier de Viry, dont les fils Raoul et Joseph ont participé activement et dès le tout début aux opérations qui se présentaient. Joseph sera d'ailleurs arrêté alors qu'il convoyait des enfants juifs sous la houlette de Marianne COHEN pour les mettre en sécurité. Malheureusement, ce voyage a tourné au drame que l'on sait. Interné au tristement célèbre Hôtel Pax à Annemasse, il rendra encore service à cette occasion.

Il entendra en effet une conversation qui lui fait comprendre qu'une opération est prévue pour l'attaque des Camps AS et FTP du Vuache. Il charge sa femme qui a été autorisée à le voir de prévenir les chefs. Les camps déménagent aussitôt et l'ennemi fera chou blanc à son arrivée sur les lieux. Les baraquements seront toute fois incendiés.

Pètrus Reigner, lui, était jardinier chez le Comte de Viry. Ce dernier n'aura jamais su combien d'armes il a « hébergées » à l'insu de son plein gré suivant la célèbre formule ! Pètrus les charrie depuis le vieux cimetière situé en face du château, où elles ont été dissimulées provisoirement, dans une brouette recouverte de branchage et il arrive que le Comte le croise de bon matin en lui disant : « Alors Pètrus déjà au travail ? ! ». « Eh oui ! Mr le Comte, c'est qu'il y a à faire ! ». Et la brouette repart, et les armes sont cachées dans une discrète dépendance du château en attendant d'être réparties ailleurs. Des armes, Pètrus en cache aussi chez lui. Son fils Jacques s'en souvient !

Un jour, il aperçoit des Allemands regroupés près des Ets Fournier et des gendarmes. Il a 14 ans. Son père est absent. Il s'affole, part à toute allure chez lui, environ 400 m. plus loin et va cacher les armes dans le champ de blé qui jouxte le jardin de sa famille.

Il a donc 14 ans. On a parlé des résistants, des agents de liaison, des réfractaires au STO, mais a-t-on jamais parlé des enfants qui, pour la première fois dans une guerre ont participé – à leur échelle – aux actions ? Combien ont porté du « courrier » ? Combien ont appris à se taire ? « Tu ne dois pas dire, à qui que ce soit, qu'il y a des gens chez nous, tu entends bien ? ».

Et on se taisait ! Au ton employé par Papa, on comprenait tout de suite qu'il valait mieux bien obéir ! De toute façon, X ou Y, on ne les connaissait que sous leur nom de guerre bien évidemment.

La famille Ducrey était installée à la lisière des Bois du Ban à « Fagotin » (Thônex-Viry. C'était le lieu idéal pour échapper au STO en attendant de rallier un camp. Combien de jeunes ont transité par là, trouvant accueil, gîte, couverts et réconfort ! Et Marc le fils aîné de la maison, a participé activement au Combats de la Libération. A Viry, Jean Fenouillet et son beau frère étaient toujours prêts pour une aide aussi efficace que discrète.

Angelin Pasquier, lui aussi, se mit au service d'une cause qu'il jugea sacrée dès le début.

A crache (Thairy) le famille Mègevand, malgré l'arrestation et la déportation de Léon, ne se découragea pas et c'est grâce à elle que les agents de liaison franchissaient la frontière, trouvant chez elle le meilleur accueil à chaque passage.

Et le garagiste Atry, à St-Julien, qui se souvient encore de ce qu'il a fait tout au long de ces années sombres ?

A St-Julien, le douanier Nivois n'hésitait jamais à donner de sa personne quand il le fallait.

Et la famille Mègevand, garagiste (avenue de Ternier) à St-Julien servait de Boîte à lettres et d'accueil aux gens traqués, tout comme la famille Brun de Ternier.

Qui le rappelle ?

Chez Falda aussi, quand il le fallait, on y allait !

Et Raymond Duparc, et son beau-père Mr AUBRY, ne sont-ils pas restés dans l'ombre après avoir tant fait pendant les années de lutte clandestine ? Et pourtant, leur aide a été si précieuse, comme celle de Mme Chrétien, bijoutière à St-Julien. Mais qui en parle encore ? Ah « Soldats de l'ombre » comme vous avez su y rester ! Dédé Cons, vous aussi, avez donné le meilleur de vous en ces moments douloureux, tout comme Calendrier, membre actif et dévoué de l'A.S. Et puis votre modestie fait que vous n'en n'avez plus parlé ...

Et Julien Duparc, de Jonzier, Jaccaz, les douaniers Debore et Regard qui ont terminé leur calvaire au charnier de Ville-la-Grand sans jamais parler, à l'occasion de cérémonies ne pourrait-on pas de temps en temps évoquer leur souvenir ?

Qui se souvient des agents de liaison, tels Marguerite Lachat, Rémy Juge (18/20 ans à l'époque) Jean Evrot alias « Frère gris », « Gerboise » dont je n'ai pas le souvenir du vrai patronyme, « Thiollon », Barras, et tous les autres. J'en oublie sûrement car j'étais bien jeune à l'époque et pourtant comme j'aimerais pouvoir les citer tous ! Ces jeunes agents de liaison, quel travail ils faisaient !

J'ai le souvenir d'une aventure arrivée à deux d'entre eux. L'un devait se rendre chez nous à l'Eluiset, l'autre à la Maison Ladoy à Vers. Il faisait nuit, tous deux en bicyclette. Au carrefour de Maisonneuve, ils se télescopent ! Eh bien, sans un mot (chacun ignorant qui était l'autre et ses intentions) ils reprennent leurs vélos et vont à leur point de destination où enfin ils peuvent soigner leurs plaies heureusement pas trop graves !

Quant on parle de Vers, il faut bien sûr parler de la famille Ladoy. Combien a-t-elle accueilli de réfractaires au STO et de résistants activement recherchés comme cela a été le cas pour le lieutenant Ruche, chef de secteur ? Et Marcel le fils de la maison a tant fait de son côté.

Tous ces gens qui ont su rester modestes peut-être ne seront-ils pas content que l'on reparle d'eux et de leurs actions qu'ils jugeaient tout simplement normales. Mais il est important d'en porter le témoignage aux jeunes de maintenant. Qu'ils sachent que s'il y a lieu de douter parfois il faut savoir résister et toujours suivre la ligne droite.

Que nos jeunes de maintenant fassent en sorte que les énormes efforts accomplis par les anciens à l'une des époques les plus noires de notre Histoire ne soient pas vains et que la France reste celle qu'ils ont bâtie par leurs sacrifices.

Témoignage de Madame Maryse Mathon née Isabella
Fille de Gustave Isabella
Sœur d'Edwige Isabella (décorée de la Croix de Guerre avec étoile d'argent et de la Franco-British Association cross 1944)

N.B Le témoignage original manuscrit sur 10 pages a été remis à Madame Duret par Bernard Borgognon, pour la commémoration en 2004 du 60^{ème} anniversaire de la Libération par la ville de Saint-Julien.